

MATHILDE-MARIE DE MALFILÂTRE

BREYLONGE

EXPRESS



LE DILETTANTE

Mathilde-Marie de Malfilâtre

Babylone Express

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © M.V.Z.
© le dilettante, 2018
ISBN 978-2-84263-954-9

À mon aïeul, le poète maudit
Jacques-Louis Clinchamps de Malfilâtre

CHAPITRE I

L'absolue relativité

Avril 2013, caserne Babylone, Paris

« Je suis sous LSD. J'écris sous LSD. Je vois mon psychisme sortir de moi. Des spirales et des volutes. La vérité sort de la bouche de l'artiste, lorsqu'il est à même de voir sa réalité. La folie et le génie semblent opposés mais sont une seule et même substance.

J'ai la sensation de mon corps, de manière accrue. J'ai des frissons dans la main en écrivant. Ah, l'ergot de seigle. Je pense au nirvana. Et je sens alors ma conscience se fondre dans le grand moi de l'Univers, rejoindre l'âme du monde, où tout n'est plus qu'un.

Je pense à l'Homme. Pauvre petite particule subatomique que nous sommes. Puis je pense à

l'homme, à celui qui m'a révélé ma propre liberté et la puissance de l'amour auquel je n'osais croire. Introspection spirituelle, sous trip, je le laisse regarder en moi. Je me sens de vitre, et j'ai l'impression de voir au travers de lui. Nos mille visages se regardent dans les yeux. Il dit que nos âmes sont unies et que l'on ne veut pas savoir comment cela sera après, après la mort, la fin des temps, on s'en balance. Nous, c'est l'amour, tout de suite. L'instant présent, toujours. Nous échangeons alors des baisers cosmiques. Frissons. Acide lysergique 5, mon Amour.

8h14. Y a plus de papier. Plus rien à fumer. J'ai des marques de doigts sur les fesses. On a grillé tellement de splifs que l'alarme antifumée de la caserne se met à sonner. Merde. Coup de flip, y a cinq cents keufs au mètre carré par ici. On s'habille fissa et on joue à monsieur et madame Tout-le-monde, en train de déjeuner tranquillement au diéthylamide 25. Par un joli dimanche matin de printemps. Je m'attends à voir la maison Poulaga débouler à tout moment. Mais rien. La volaille environnante reste de marbre.

Quand il met la musique, c'est orgasmique. Ma main écrit toute seule. Je suis stone. Le monde est stone. Je ne sais plus ce que je dis. Pas grave. Mon esprit a définitivement lâché prise pour basculer

dans le Zion. Je me cambre sous l'effet de la mycotoxine hallucinatoire. Mon bras se contracte, terrassé par les bouffées de plaisir aigu. Attention. C'est puissant l'acide, tu peux pas tricher.

Lui, l'artiste, il est photographe. Je suis son modèle, sa créature façonnée par le flash de ses photos. Flash psychédélique. Lumière. Mon esprit s'ouvre comme une fleur, et je sombre dans mille galaxies ioniques. »

Le lendemain matin, je me réveille. Je suis une jeune fille de bonne famille. Aïe. J'ai la migraine. Lui, mon copain, il s'appelle Marco von Z. Samedi X, à 23 h 47, j'ai vu son vrai visage. Boule à facettes. J'ai besoin de la musique. Merde. Le LSD m'a cassé la tête. En plein voyage psyché avec lui, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai compati, j'ai rêvé quant à voir le prisme de nos vies. Tristes. Bouleversantes. Belles. J'ai vu ce qu'on est, ce que l'on n'est pas. Les mille possibles de nos êtres. Marc est italien. Il a vécu douze ans à Marrakech, moi, je l'ai croisé par hasard en voyage, le garçon, alors qu'il créchait dans un riad sur une plage, quelque part entre Tanger et Nouakchott. Il était exilé là-bas depuis quelques mois. Il avait

trente-cinq ans. Il était maigre, pauvre, sale et beau comme un dieu. On s'est rencontrés le 21.12.2012. Le jour de la fin du monde. C'était un signe.

Moi, c'est Luna, enchantée. Luna de Pâris.

Je suis officier sous contrat. Police militaire. Je travaille à la direction générale. La DG. J'ai bac + 5, deux diplômes universitaires et un master d'une grande fac européenne. Double cursus. CV irréprochable. Je crois que j'ai toujours été une petite fille, une étudiante, une employée modèle. Mes parents, Bernard et Bianca, forment un foyer cool de la classe moyenne française. Des gens heureux, bons et sympas. Des gens bien, quoi. Je suis d'ascendance aristo, mais bien mélangée au peuple. Issue de la noblesse normande par mon père, l'aïeul était poète maudit. Chateaubriand parle de lui dans ses *Mémoires*. Je ne me lasse jamais de lire ses odes, d'une beauté vénusienne. Il s'inspirait d'Ovide et de Virgile.

Mais, un jour, ma vie a basculé. C'était un soir de fin du monde. J'étais militaire. Pour protéger et servir. Marc m'a filé un buvard. Un machin suisse, un Hoffman, édition limitée. Ah. J'allais plus jamais être la même. Plus jamais.

Marco, lui, est dealeur. Depuis toujours. Là, il ramène le shit du bled, et planque ça dans

mon logement de fonction, ici, en plein cœur du quartier général d'habitation de la gendarmerie. Une caserne nationale historique, 49, rue de Babylone. Puis, moi, je revends. C'est que le garçon a de l'ambition dans le domaine, en plus. Y a un marché à prendre à Paname. Du flouze à se faire. Dit-il. Le trafic de haschich, c'est juste la base. On va pas s'arrêter là. Non. C'est bien trop facile. Un jeu d'enfants. De sales gosses. Pas assez lucratif à notre goût. Trafic de drogue dure, c'est ça le plan. L'opération Babylone.

Moi, je suis flic, donc, je me défonce et je vends de la came, oui, je suis rien de plus qu'une jeune fille de bonne famille. N'est-ce pas.

Une semaine plus tard. Samedi soir. Une heure moins le quart. Arrivée chez Alixa, un saunahammam chaud de la ville. Quartiers est. Je suis libertine. C'était un pote, un juif tunisien, Olivio, qui m'avait emmenée, la première fois, à l'Aquarius, place de la Bourse. J'avais dix-neuf piges. Le mec conduisait des limousines en costard et se prostituait la nuit. Hommes et femmes sans problèmes. Un gros halouf de première. Sexy et concon à souhait, le gadjo. Très

excitant. C'était fun. Bref. Sunlights, lumières rouges. Dans la voiture, avant d'entrer dans le club, je me fume un énorme bédo, histoire de bien faire monter la température. Interne et externe. Le sauna est déjà à 120 °C. J'ai laissé les rangers au placard. Robe moulante. Escarpins noir verni à plate-forme, talons de 12. Imitation Louboutin, semelles rouge vif. Zaza, ma meilleure amie, les a chourés chez Topito et m'en a fait cadeau, c'est une pickpocket professionnelle. Pourvu que ça ne me porte pas la scoumoune. Enfin.

Quand je pousse la porte de ma caisse, et que je pose un pied sur le bitume, les passants s'arrêtent bouche ouverte. Marco m'escorte jusqu'à l'entrée, fier comme un paon. Sunlights, lumières rouges. Le patron d'Alix me file un paréo panthère violet, le plus joli de la collection. À l'intérieur du dédale noir des alcôves, y a une dizaine de types toutes origines confondues qui se méga-branlent. Morts de faim. Des mecs pas mal et d'autres un peu moins top. Pas une seule gonzesse à l'horizon. Excepté une gouine préménopausée qui me regarde avec insistance dans les douches. Ça sera peu sensuel et sans suite, non merci madame. Dans la pénombre, tous les yeux sont donc braqués sur moi, où que j'aïlle, quoi que je fasse. Pas un centimètre carré de ma peau, pas

un seul geste n'échappe à leurs regards affamés. De sexe et de foutre. Y a du porno pas chic dans l'air. Du gros gonzo sur les rétines. Je le sens. Ça s'annonce bien. Ça va bouillave. Chéri bibi et moi entrons donc dans le sauna. Peinards. Je commence à sucer Marco lentement à quatre pattes sur le banc en bois chaud et sec finlandais. Avec tout l'art qui est le mien. Il paraît que je suis une bouffeuse de bites de la Madone. Oui. Une avaleuse hors norme. Les gars nous suivent. Au taquet. Quatre ou cinq beaux gosses se masturbent énergiquement en matant mon cul et ma fente entrouverte. C'est jouissif. J'entends leurs râles de désir. Ils n'en peuvent plus. Ils me veulent comme des oufs. C'est quoi, cette mégateupu en chaleur qui nous tombe du ciel, là, les amis. Comme une bonne veille de Noël. Coucou. C'est maman gâteau de la baise qui déboule, les garçons. Attention, ça va chauffer dans les slibards. Hello, moi, c'est Luna. Enchantée. Ils hallucinent. Ils sont aux anges, les connards. Descendus express de leurs quartiers peu chic pour se vider les coucougnettes en extase. Rrrrr, je vais bien goûter ton sucre d'orge. T'inquiète, baby.

Alors on sort du sauna pour se diriger vers un box ouvert dans lequel dix kems en rut viennent s'entasser illico. Mr. me dit de toucher toutes les

queues, oui, toutes les queues, *mi Amore*, et de choisir celle que je préfère. Vas-y, Luna. Je commence donc à les caresser, y a parmi elles trois ou quatre gros chibres noirs, une queue arabe assez vicieuse et quelques européennes plus ou moins alléchantes. Échange de murmures. Gémissements. On m'adresse des regards séducteurs. Des sourires salaces. L'atmosphère est chargée de phéromones. Je renifle bien leurs pines. Mon choix s'arrête sur un noiraud musclé à l'air coquin. Nous allons tous les trois à l'écart, dans une chambre vitrée. Les autres nous observent. Seulement, le type dit qu'ici c'est pas l'endroit idéal. Il veut qu'on aille à l'hôtel, le con. Le mec fait du chichi. Ça nous fait chier, alors on lâche l'affaire.

Marco et moi continuons donc à tourner virer dans le labyrinthe. Reliquer la marchandise du jour. On s'installe dans le box principal. Je m'allonge sur les coussins rouges. Les murs et le plafond sont recouverts de miroirs. On commence à faire des trucs chauds. Des câlins approfondis, Marc est un champion en la matière. Ça excite tout le monde. Des types à la porte demandent s'ils peuvent venir kiffer avec nous. Hum. On laisse finalement entrer deux Blackos baraqués, avec des queues pas très longues mais massives.

Ça me plaît. Je suce le zob des deux kems à tour de rôle, à genoux devant eux. Puis Marc enfonce violemment le sien dans ma bouche tout en me bouchant le nez. Il me gifle. Me tire par les cheveux en m'insultant. Il me traite de salope, de grosse pute. Il me veut docile, que je serve ces zgegs surexcités, comme la chiennasse que je suis. Je les suce alors en gorge profonde. Mes instincts de femelle se déchaînent. Marco m'allonge sur le dos. Les deux Blacks se mettent de part et d'autre de mon visage et m'introduisent leur zob très dur jusqu'à la glotte, à tour de rôle. Ils m'empalent donc, un chibre sur l'autre, en cadence, ça les amuse. Je commence à me chauffer grave. J'aime le gland sur mes lèvres. J'y peux rien. Puis ils me prennent tous les deux à la fois, me disloquant presque la commissure de la bouche. Oh oui, quel rythme. C'est bon. Je me sens divine. Une grande prêtresse. La scène est jolie. Pendant ce temps, Markovitch me lèche la chatte. Mes gémissements de plaisir sont étouffés par la chair durcie qui pénètre ma gorge. La langue de M. insiste avec toujours plus d'art, toujours plus machiavéliquement bonne, sur mon clitoris et mes petites lèvres. J'ai des vagues de plaisir presque déchirantes, mais je résiste à l'orgasme. Plus je crie, plus les types m'embrochent pour étouffer mes râles,

tous leurs muscles bandés. Leur sueur dégouline sur mes seins. C'est quoi, cette chienne divine, putain, qui déboule, les gars. Ils ont jamais vu ça. *Porca puttana.*

Maintenant, Marco me pénètre pendant que les deux autres continuent à m'enfoncer violemment leur bite. Tout en jacquetant sur comment je suis bonne. La température monte en flèche. Marco me donne des coups de queue énergiques et précis, qui illustrent parfaitement sa technique parfaite. Les changements d'angles et les variations d'intensité s'enchaînent en cadence. À merveille. Ils me laissent KO, hale-tante. Je suis en transe, en état de conscience modifiée certain. Je suis à la limite depuis des dizaines et des dizaines de minutes, mais je retiens toujours mon orgasme. Bordel. Je veux kiffer à max, aller jusqu'au bord extrême du plaisir. Faire monter la sauce comme jamais. J'entends alors les deux Africains, Antillais, j'en sais rien, dire à Marc que c'est un veinard, lui, qu'il est le plus heureux des hommes sur cette maudite terre. Une femme comme moi. Ils le supplient de les laisser me baiser. Ils me caressent les seins, le visage, le ventre en m'appelant Princesse. Je regarde le miroir au plafond. La scène est belle. La pythie égyptienne en plein

délire extatique, avec maîtres et serviteurs. Jouir de la soumission de ma soumission. SM soft.

Ne pouvant plus y tenir, après une rafale atomique de Mister, un orgasme très, très long et intense s'empare de moi, je me dilate, je me cambre, je convulse à mesure que je jouis, je sens les zobs gonflés me déchirer toujours plus profond, toujours plus durs, centimètre par centimètre. J'inspire. J'expire, je me relâche. Totalement soumise à leur virilité, totalement abandonnée. Je les laisse me souiller, me salir de leur sperme, comme ils veulent, prendre possession de moi, jusqu'au fond. Ils m'aspergent tous de leur foutre exquis en hurlant de métaplaisir. Moi, en apesanteur entre deux cieus, je flotte, béate. Un joli samedi soir.

Je viens donc d'une famille normande vieille de mille ans. Des mercenaires catalans, recrutés pour la guerre, qui se sont illustrés lors de la bataille d'Hastings. Ils ont ensuite été anoblis par Guillaume le Conquérant, puis reçurent l'évêché de Bayeux. Des mains du roi. Mais nous avons tout perdu pendant la Révolution française. Sauf la tête. Nous sommes nobles, et pauvres.

Ma mamma, elle, est l'héritière d'une grande famille romaine, exilée dans les montagnes du Piémont après s'être rebellée contre le pape. C'était pendant la guerre des Guelfes et Gibelins, soi-disant. Mes grands-parents maternels, émigrés d'Italie en France, ont fait fortune dans le pétrole. Ça veut dire que je suis aussi à l'aise avec les gens de la haute qu'avec les terreux. Je suis habituée à l'apogée puis à la décadence. Aux revers de fortune. C'est écrit dans mon sang.

Papa est boulanger et maman éducatrice spécialisée. Je suis née sur une plage normande. Quelque part sur la Côte d'Opale. J'ai eu une enfance de rêve. Une enfance dorée. Traitée en petite princesse. Puis j'ai vécu les quatre premières années de ma vie au Japon. Banlieue sud d'Osaka. Quartier Hirano-ku. C'était royal. Mon père travaillait là, dans la boulangerie française de luxe. C'était le kif ultime. Il y avait de l'amour et du fric. Une fois majeure, j'ai intégré une grande école parisienne. Maintenant, je porte l'uniforme et je vends de la drogue. Ouais.

Je suis devenue militaire par tradition. Il faut dire que grand-papa, paix à son âme, a reçu la

Légion d'honneur. Ancien combattant de la 2^e DB, héros de la guerre, géologue, puis directeur national de la recherche pétrolière française, c'est lui qui a découvert la plupart des gisements dans les années 50-60-70. Dans le désert algérien, notamment. Ma mère a donc grandi au Maghreb. Alger, Rabat. Grand-Maman, Toubiba, comme l'appelaient les Sahraouis, était infirmière militaire. Mes grands-parents se sont rencontrés dans une oasis. À Béni Abbès, je crois.

Alors, bien sûr, à la fin de mes études, moi aussi j'ai voulu briller pour la gloire de la France. Quelle idée. Je voulais protéger et servir le peuple. J'ai foiré Saint-Cyr de peu, parce que je nage comme une enclume. Je me suis chopé un 4/20 en natation et ai échoué à quelques places près. Mais rien à faire. Je voulais me battre, manier les armes, crapahuter dans la forêt. Bosser dans le Rens. Défendre mon pays. Être une Mata Hari du XXI^e siècle. Quelle conne. J'ai même eu un entretien à la DGSE. Traduire des documents de contre-espionnage économique du japonais au français.

J'aurais mieux fait de choisir autre chose. Plutôt que de venir me poster là, sous les drapeaux, comme une andouille. Enfin. Je me suis donc intégrée à la société, bon gré mal gré, ni heureuse

ni malheureuse, collant à l'image clichée que l'on pouvait projeter sur moi. De ce que l'on voulait que je sois. Petite fille sage, étudiante subversive mais brillante, 17 au bac en philo, avec juste ce qu'il faut de provoc et de décence. J'étais une jeune fille de bonne famille. Une nana respectée, chic et rebelle, fantaisiste mais carrée.

J'aime beaucoup les auteurs de la Beat Generation, d'ailleurs. Eux, ils avaient du taf, le sexe libre et des acides de la Madone. De quoi être béat, en effet. Nous, on a le sida, le RSA et des prods de merde. On est la Shit Generation. On colle bien à l'époque merdique et aux temps qui courent. Alors, nous, les jeunes de maintenant, oui, les bébés Tchernobyl, les petits rejetons du nucléaire, les gamins du Club Dorothée et compagnie, nourris au biberon Monsanto, nés sur une Terre bien salopée, pollués, intoxiqués de mille manières, gavés de conneries chimiques dès la naissance, on se réfugie dans les paradis artificiels. Hein. Le cannabis, le nouvel opium du peuple. Ah, la Génération Babylone. Je t'en foutrais. Une dynastie perdue de sales petits polytoxicos. Voilà, ce que nous sommes. La faute à qui.

Bref. J'ai fait de belles études en science politique, oui, spécialité antiterrorisme, et l'avenir semblait plein de promesses. J'étais faite pour